

Chronique du soir : Un étranger

Kawkab al-Sharq, 4 mars 1934

*Ah, pitié pour l'étranger en terre lointaine —
qu'a-t-il donc fait de lui-même ?*

*Il s'est séparé de ses frères, et ils n'ont rien gagné
de la vie après lui, ni lui-même n'a rien gagné.*

L'Égypte n'est nullement une terre lointaine, par rapport à la Palestine, en ces jours mêmes où les hommes peuvent replier la terre elle-même sous leurs pas, dévorant des distances entières, en automobile parfois, en train à d'autres moments, et où les hommes peuvent plonger dans le ciel même, l'avalant tout entier, en avion, chaque fois que leurs propres affaires, et leurs propres besoins, les y appellent — ou chaque fois que les espoirs, ou les peines, qui les agitent, les y poussent.

Oui — l'Égypte n'est nullement une terre lointaine, par rapport à la Palestine, ni par rapport à quelque autre pays de ce même Orient arabe, dont les propres parties sont unies par des liens d'affection et d'amour véritables, par des liens de culture, de langue et de foi. Un homme demeure, parmi son propre peuple, installé dans sa propre patrie, aussi loin que se trouve sa propre demeure ; circulant librement parmi ses propres compatriotes, aussi grande que soit la distance, tant qu'il n'a jamais véritablement quitté ce même Orient arabe.

L'Égypte n'est nullement une terre lointaine, par rapport à la Palestine — un homme de Palestine ne devrait jamais se sentir un véritable étranger en Égypte, ni un homme d'Égypte un véritable étranger en Palestine. Pourtant ces mêmes circonstances rudes, ces mêmes épreuves violentes, ces mêmes jours sombres, n'insistent sur rien de moins que de faire de l'Égyptien lui-même un étranger en Égypte — combien plus encore, alors, un homme de Palestine, installé sur les rives du Nil ?

Et si un Égyptien, un homme du Caire même, ne peut même pas visiter Benha, ou Qalyoub, ou Toukh, si le ministère s'y oppose, ou s'oppose à ce qu'il visite ces mêmes villes — alors même que le sol égyptien appartient, de droit, à tous les Égyptiens également, par la force même de la constitution, de la loi, et de l'ordre naturel des choses — comment pourrions-nous alors nier qu'un Palestinien puisse se trouver dans l'impossibilité de visiter l'Égypte, ou dans l'impossibilité de quitter

l'Égypte, pour retourner dans sa propre patrie, quelles que soient les circonstances qui l'appellent à y retourner ?

Oui — tout homme d'Orient devrait se sentir véritablement étranger en Orient ! Que cet Orient même soit la propre patrie où il est né, ou non, cela ne fait nulle différence — c'est là chose inéluctable, tant que les propres affaires de l'Orient demeurent hors des mains des Orientaux eux-mêmes, tant que ceux qui gouvernent en Orient ne sont nullement des Orientaux, mais un tout autre peuple, venu d'au-delà de la mer, précédé d'une force destructrice, suivi d'une force destructrice, imposant leur propre volonté, et leurs propres caprices, aux propres serviteurs de Dieu par la pure contrainte. L'Oriental devrait se sentir véritablement étranger en Orient, tant que l'Occidental — l'Occidental seul — demeure celui qui gère les propres affaires de l'Orient, en décidant exactement comme il lui plaît, et le désire. Et qui sait ? Peut-être ce même sentiment, chez les Orientaux, d'être étrangers dans leurs propres pays, étrangers sur leur propre sol, prisonniers dans leurs propres patries — peut-être ce même sentiment, s'il devenait fort, et constant, et s'enfonçait profondément au cœur même de leur propre âme, pourrait-il susciter en eux précisément cette détermination véritable et féconde qui devrait y naître : la détermination à devenir véritablement les propres fils de leur propre pays, le propre peuple de leur propre patrie, les propres habitants de leur propre sol — un statut que nul ne conteste, que nul n'a besoin de défendre, et que nul autre ne contrôle.

Tout, en ces jours mêmes, efface les propres frontières que la nature elle-même a jadis dressées entre les pays et les patries — une montagne ici, un fleuve là, une mer à un endroit, un désert à un autre — et tout, en ces jours mêmes, adoucit ces mêmes différences naturelles que la nature elle-même établit jadis entre les peuples. Pourtant, il demeure une chose qui dresse, à la place de ces mêmes frontières naturelles, d'autres frontières ; qui dresse, à la place de ces mêmes différences naturelles, d'autres différences ; et qui ne fait qu'approfondir l'éloignement, et la division, entre les hommes — et cette chose est l'injustice du colonialisme. L'injustice coloniale transforme l'Orient arabe tout entier en une seule prison immense et colossale, habitée par des dizaines de millions de prisonniers ; divise cette même prison en sections ; et contraint ses propres habitants à demeurer confinés dans ces mêmes sections, sans jamais en sortir, sans jamais y entrer, sinon avec sa propre permission, et son propre consentement — une permission, et un consentement, ne reposant ni sur la justice, ni sur l'équité, ni sur la

miséricorde, ni sur nul sentiment véritable, mais reposant, plutôt, sur le seul intérêt, et sur ce même intérêt pécheur et injuste qui transforme les hommes en esclaves d'autres hommes, à une époque où tous les hommes devraient être libres, et où tous les hommes devraient se tenir égaux devant le droit, la justice et l'équité.

Toutes ces mêmes pensées sombres me vinrent à l'esprit lorsqu'un visiteur vint m'annoncer qu'un ami à nous, un homme de Palestine, vit en Égypte depuis plusieurs années, tenant sur la propre politique de son propre pays des vues que les colonisateurs eux-mêmes détestent — vivant en Égypte comme s'il était libre, alors qu'il est, en vérité, très probablement un véritable prisonnier, bien que véritablement satisfait de cette même liberté étroite, véritablement heureux de cette même prison qu'il s'est faite de la vallée du Nil, car il compte, parmi les propres prisonniers de l'Égypte, des amis qu'il aime, et qui l'aiment en retour, l'accueillant dans leur propre cercle, et étant accueillis dans le sien. Pourtant les événements continuent de se produire, et les malheurs continuent de survenir — Dieu n'a jamais entièrement rompu tous ses liens avec sa propre patrie, en Palestine : sa propre famille la plus proche y demeure, ses propres frères, ses propres compagnons et pairs de sa propre génération, et il reste en contact avec eux, et ils restent en contact avec lui, les retrouvant, s'ils viennent en Égypte, échangeant des lettres avec eux, s'ils demeurent en Palestine.

Puis lui parvinrent les nouvelles que sa propre mère était tombée malade, gravement malade — et il résolut d'aller la voir, de la soigner, d'accomplir le devoir que Dieu avait prescrit, que la nature avait prescrit, et que la morale elle-même avait prescrit qu'elle avait sur lui. Mais il trouva la porte de la prison fermée. Lorsqu'il demanda qu'on la lui ouvrît, elle ne lui fut point ouverte ; lorsqu'il insista dans sa demande, on n'y prêta nulle attention ; lorsqu'il insista davantage encore, on ne lui prêta nulle attention du tout. Et la maladie, là-bas en Palestine, poursuivait son propre cours, sans nul ralentissement, sans nulle indulgence, sans nulle pensée pour le fait qu'un fils demeurerait en Égypte, souhaitant seulement voir sa propre mère, trouvant, à quitter l'Égypte, rien que difficulté et peine — comme s'il valait mieux attendre, comme s'il valait mieux patienter, au cas où le cœur du geôlier s'attendrirait, au cas où ce même prisonnier pourrait encore atteindre sa propre mère, avant que la mort elle-même ne l'atteigne la première.

Et le prisonnier continue de demander qu'on lui ouvre la porte, soumettant au geôlier tous les avis, et tous les certificats, que les

médecins lui envoient, attestant que la maladie poursuit son propre cours avec une réelle rapidité, sans nulle douceur, sans nulle patience. Mais le cœur du geôlier demeure fermé, exactement comme la porte de la prison — nulle miséricorde, nulle bonté, ne pénètre jamais le cœur du geôlier, exactement comme le prisonnier lui-même ne peut jamais pénétrer le sol de sa propre patrie, pour voir sa propre mère, avant qu'elle ne meure.

Puis le télégraphe apporte à ce même prisonnier la nouvelle même de la mort de sa propre mère — peu importe son propre chagrin, peu importe son propre désarroi, peu importe son propre désespoir ; rien de tout cela n'a plus désormais nul réel poids, nulle réelle importance. Mais souvenez-vous, plutôt, qu'il se précipita avec cette même nouvelle chez le geôlier, le suppliant d'ouvrir la porte, afin qu'il puisse se hâter vers sa propre patrie, et accomplir, envers sa propre mère, le devoir même qu'il avait jadis manqué d'accomplir avant sa mort, maintenant que la mort l'avait déjà emportée. Mais le cœur du geôlier demeure à jamais fermé, exactement comme la porte de la prison — cet même ami affligé et misérable ne quittera jamais l'Égypte ; ne verra jamais sa propre mère morte, exactement comme il ne l'a jamais vue malade ; ne prendra jamais part à son cortège funèbre ; ne priera jamais sur elle ; ne se tiendra jamais devant sa propre tombe. Cette même femme vertueuse s'avancera vers sa propre tombe, sans nul fils pour l'accompagner ; cette même femme vertueuse descendra dans sa propre tombe, sans nul fils pour lui faire ses adieux ; et il tombera, entre les vivants, et cette même femme vertueuse, ces mêmes pierres sourdes qui scellent les portes des tombeaux — tandis que son propre fils demeurera prisonnier encore, trois portes closes se dressant entre eux : cette porte, qui ne s'ouvre jamais sur la miséricorde, au sein même du cœur du geôlier ; cette porte, qui ne s'ouvre jamais pour le prisonnier, vers la Palestine ; et cette dernière porte, qui, une fois refermée sur les morts, ne s'ouvre plus pour rien, jusqu'au jour même où les morts eux-mêmes seront appelés à la résurrection, et au jugement. Et les colonisateurs diront encore, après tout cela : qu'ils sont les messagers de la miséricorde, et les anges de la paix ; qu'ils sont venus en Orient pour le civiliser, le raffiner, l'instruire, et l'élever vers les plus hauts idéaux humains !

Combien il conviendrait véritablement que les Anglais réfléchissent à cette même cruauté — une cruauté que les hommes se trouvent incapables même de décrire, car ils se trouvent incapables même de la concevoir — bien qu'ils ne se trouvent jamais incapables de la commettre réellement, chaque fois que l'injustice, l'oppression, l'arrogance et

l'orgueil les y poussent !

Combien il conviendrait véritablement que les Orientaux réfléchissent à cela, qu'ils aient pitié de ce même étranger, leur propre frère, et qu'ils aient pitié d'eux-mêmes aussi — car chacun d'eux est un véritable étranger, exactement comme cet homme même — et qu'ils recherchent, pour eux-mêmes, quelque mesure de cet même honneur, et de cette même dignité, capable de les libérer de ces mêmes prisons vastes et colossales, sur lesquelles les ténèbres pèsent si lourdement.

Combien il conviendrait véritablement que cet ami même éloigné, le professeur Mohammed Ali al-Taher, trouve un réel réconfort, et une réelle consolation — et qu'il sache qu'il ne souffre pas seul de ces mêmes peines si lourdes, mais qu'il les souffre avec lui tous ces mêmes Orientaux, tous également poussés par le colonialisme vers une vie d'abaissement, de misère et de disgrâce.